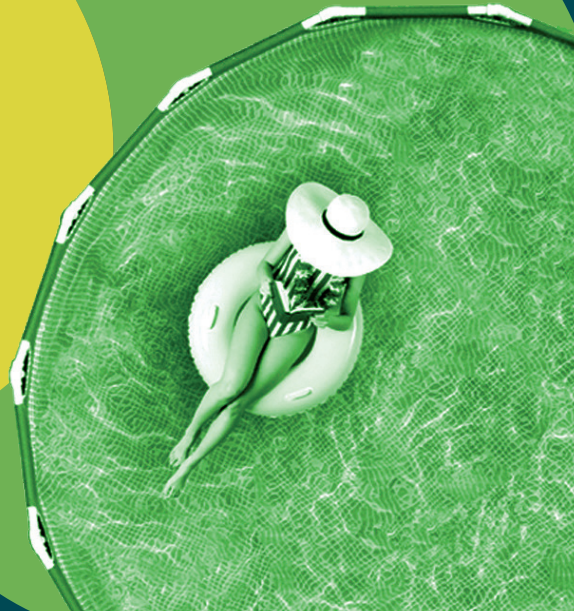


MAUDE CARMEL

Journal d'une écolo en banlieue

Ma quête
pour rester
écoresponsable

 heures



MAUDE CARMEL

Journal d'une écolo en banlieue

Ma quête
pour rester
écoresponsable

Juin

PARTIR : À QUEL PRIX ET VERS QUOI ?

Ça fait presque deux ans que Gabriel et moi habitons dans un quatre et demie sombre sur la rue Saint-Denis, à Montréal. Une petite cuisine pauvre en comptoirs, une chambre sans fenêtre et un bureau à peine plus lumineux, c'est tout ce dont un couple de jeunes professionnels a besoin. Les premiers mois, j'avais tout l'espace physique et mental nécessaire pour me concentrer à produire mes vidéos YouTube. Jusqu'au jour où la pandémie a débarqué, bouleversant tout sur son passage, incluant le mode de vie de Gabriel, qui s'est retrouvé lui aussi 24 heures sur 24, 7 jours sur 7, dans notre petit nid sur Saint-Denis. Deux personnes qui, pour travailler, doivent se partager un logement avec un long corridor étroit et une table à manger coincée entre un comptoir de cuisine et un vieux sofa des années soixante-dix, c'est possible, mais ça demande beaucoup de patience et de compromis.

Gabriel et moi, on parle depuis quelque temps de s'acheter une maison ensemble. Il faut savoir je suis une Montréalaise depuis des générations. Je panique quand je conduis sur l'autoroute, je déteste le style des maisons construites après 2012, et ma vision des banlieues est directement associée à celle des douchebags.

Pourtant, dans trois semaines, Gabriel et moi déménagerons dans un bungalow à Chambly, sur la Rive-Sud de Montréal.

Mais comment en suis-je arrivée là ?

C'est sûrement la faute de ma passion pour le jardinage.

Enfant, je riais de ma mère qui passait 12 heures par jour au solstice d'été à retirer les mauvaises herbes de son jardin, à organiser ses plants de tomates et à récolter ses fleurs d'ail. La semence n'est toutefois pas tombée loin du potager, puisque je suis maintenant celle qui se rue sur ses plants de haricots

à 7 h 45 du matin, avant même d'avoir pris le temps de troquer sa jaquette de nuit pour une petite robe d'été décente. Ce dont ma mère ne revient toujours pas.

Ça fait donc deux ans que je tente de faire pousser fleurs médicinales, laitues, herbes aromatiques, carottes et haricots dans le stationnement derrière mon bloc-appartements de la Petite-Patrie. Nicky, le propriétaire, n'y croyait pas trop quand je lui ai demandé si je pouvais retirer les mauvaises herbes à flanc d'asphalte pour y planter des épinards mais le sceptique qu'il est a été confondu.

(Bon, il faut dire que ce ne sont pas les quatre maigres feuilles d'épinards qui ont réussi à pousser qui l'ont impressionné, mais bien ma ténacité et mon positivisme hors pair.)

Bref, mes débuts en jardinage ne volaient pas haut. Je me souviens de l'été 2019, quand j'ai voulu me risquer à quelques plants de tomates. Nicky m'avait justement averti qu'il n'y avait pas assez de soleil dans le stationnement pour amener à maturité des fruits rouges avant octobre. (Fait intéressant à savoir sur Nicky : c'est un Italien qui en connaît long sur les tomates et qui s'amuse lui-même à cultiver des solanacées¹ dans ses temps libres à son chalet de Saint-Sauveur).

J'ai dû lui donner raison à contrecœur, puisque l'ombre persistante de ce coin de ruelle, les enfants du quartier et les écureuils sans pitié m'ont laissé au mois de septembre avec deux tomates à peine mûres en guise de récompense pour mon dur labeur. Depuis, j'ai bien appris la leçon et je ne fais pousser que de maigres plantes pouvant s'adapter à seulement 3 heures de soleil par jour, tout en rêvant d'un jardin un peu plus grandiose où tout serait possible. (Je ne veux surtout plus entendre parler de jardin communautaire, ça fait trois ans que je suis sur la liste d'attente de cinq espaces à Montréal.)

¹ Famille de plantes gamopétales des régions tempérées et tropicales. La pomme de terre, la tomate et le tabac sont des solanacées.

Ombre, mi-ombre ou soleil : le besoin des plantes

Plein soleil

Se dit des plantes qui ont besoin de 6 à 8 heures d'exposition au soleil pour être en santé.

- tomate
- poivron
- concombre
- courgette
- courge
- cerise de terreaubergine
- ail
- menthe
- verveine
- citronnelle

Mi-ombre

Se dit des plantes qui ont besoin de 3 à 5 heures d'exposition au soleil.

- ciboulette
- marjolaine
- coriandre
- persil
- chou frisé
- poireau
- rhubarbe
- navet
- panais

Ombre

Ces plantes peuvent survivre à moins de 3 heures d'exposition au soleil, mais certaines risquent d'avoir un moins bon rendement.

- bette à carde
- betterave
- échalote
- topinambour
- champignon

C'est donc à cause de ma maigre récolte de tomates que s'est dessinée la principale raison de notre achat en banlieue : l'envie d'une belle grande cour ensoleillée où se succéderaient bok choys, concombres, tomates, aubergines et courges spaghettis de mai à octobre. Le désir d'avoir mon propre jardin est si fort que je suis prête à quitter cette île à laquelle je suis tant attachée et qui m'a vue grandir.

Parce que c'est INDUBITABLE (depuis que le capitaine Von Trapp a employé ce mot avec Maria dans *La mélodie du bonheur*, c'est devenu une expression fétiche de mon vocabulaire) que mon logis idéal, dans un monde où tout est possible, aurait été une belle maison ancestrale dans le Vieux-Longueuil, avec un grand terrain, à quelques minutes de marche de la fameuse rue Saint-Charles. Ou même à Saint-Lambert, près du café Pistache où un petit matcha latte est 9,75 \$, tant qu'à rester dans mon monde de licornes.

Mais les prix et la surenchère étant ce qu'ils sont, nous nous sommes tournés vers Chambly, une ville agréablement aménagée où il est possible de tout faire à vélo et en bus... et où les bungalows se vendent moins d'un demi-million de dollars.

Gabriel y ayant grandi et ses parents y habitant toujours, j'ai eu l'occasion de m'imprégner de l'ambiance de la ville plusieurs fois et de m'imaginer y bâtir un avenir. Chambly est un endroit paisible collé sur la ruralité, mais qui nous donne aussi la possibilité de ne pas être (trop) dépendants de l'automobile.

C'est en février que notre choix s'est arrêté sur un bungalow unifamilial en briques rouges de style victorien, mais qui, en réalité ne date que de 1976 (un grand merci à la petite galerie en avant, qui mystifie les gens). Ce n'est pas son immense piscine hors terre ni son gazon éclatant qui nous ont charmés, mais bien sa véranda, qui lui donne un petit air bohème.

Bien qu'elle soit charmante, notre nouvelle acquisition s'inscrit tout de même dans le stéréotype de la maison classique de la Rive-Sud et j'ai la vague impression que je me sentirai plus tôt que tard comme Lynette, beauté désespérée et mère de cinq garçons (ou six ?) tentant de se sauver de l'aliénation en se comparant à ses voisines sur Wisteria Lane².

Il faut dire que ces peurs-là, elles ont été très présentes et le sont encore en moi. Quand notre courtière nous a annoncé le 9 février 2021 que notre

² Personnage de la série américaine *Beautés désespérées*.

offre d'achat avait été acceptée, je fus prise d'un vertige : à tout juste 27 ans, j'allais être celle qui habite à 22 kilomètres du pont Champlain ; j'allais être celle qui devrait tirer ses amies montréalaises par le bras pour qu'elles viennent la voir ; et pire encore, j'allais être celle qui utiliserait sa voiture pour chaque course.

Cela dit, je n'ai jamais eu l'intention de concrétiser la dernière affirmation. Comme j'aime le marteler à qui veut l'entendre, il est possible de (presque) tout faire à vélo et en bus à Chambly. La localisation de la maison a en effet joué pour beaucoup : elle se situe à moins de 20 minutes à pied de presque tout : un dépanneur, le terminus où un bus peut nous amener à Montréal en 25 minutes à peine, une épicerie et une pharmacie. Et en quelques minutes de vélo, on peut profiter du Fort-Chambly, attraction touristique où les *photoshoots* sur le thème Pirates des Caraïbes ne sont malheureusement pas rares.

Plus j'y pense, plus ce déménagement me force à remettre en question ma manière de penser. C'est fou à quel point j'ai longtemps jugé la vie de banlieue. Je dirais même que je l'ai snobée.

Depuis l'adolescence, je plains les gens qui ne connaissent pas le plaisir de revenir à la maison en marchant après une soirée de litchis martinis sur Mont-Royal et qui doivent se rabattre sur les capricieux horaires des trains de banlieue vers Belœil ou pire « se timer » avec le bus de Saint-Jérôme.

Mais je sais très bien que je la magnifie, cette vie en ville. Les chamblyens ou les terrebonniens pourraient tout autant me plaindre de vivre au cœur d'un lieu au bruit constant, où les cônes orange et les écureuils pullulent et où trouver une place de stationnement est susceptible de déclencher des crises d'urticaire.

De leur côté, mes amies montréalaises jusqu'au bout de leurs gants vintage de seconde main comprennent mal ce choix de m'exiler. Je leur paierai quelques billets de bus voyageur à partir de la gare Bonaventure pour leur prouver que la banlieue, c'est accessible, même pour celles qui n'ont pas encore de permis de conduire apprenti ! De toute façon, comment puis-je les blâmer alors que, tout comme elles, j'internalise un certain dédain de la banlieue depuis belle lurette ? D'ailleurs, je pense qu'une raison qui explique mon éternel jugement de la banlieue, c'est qu'elle semble aller avec un mode

de vie où tout vient en « gros » : l'immense maison neuve de quatre étages, le grand terrain clôturé inutilisé, trois ou quatre voitures dix-huit portes, les grosses épiceries au Costco... Et si j'avais davantage mis la faute sur les banlieusards... plutôt que sur le concept de la banlieue en soi ?

Maintenant que je suis plus mature et, par le fait même, que je comprends mieux les enjeux de société, je sais qu'il est difficile de rejeter la faute sur les usagers de cette existence extra large. Avec le prix exorbitant des petites maisons urbaines montréalaises (celles où l'intérieur est totalement optimisé et où faire une course à la pharmacie prend autant de temps qu'aller chercher un album photo dans la cave), la plupart des Québécois n'ont pas le choix de s'excentrer et de s'installer à plusieurs dizaines de kilomètres d'un pont.

Surtout, je réalise qu'il est difficile de tout avoir à la fois. Là-bas, la maison standard, vendue au prix d'un condo près du métro Papineau, offre un espace inégalé. Mais elle s'accompagne d'un maigre choix de transports collectifs. Entre un petit balcon étroit, dont on peine à profiter l'été, doublé d'un abonnement à Communauto qui ne nous garantit jamais un véhicule où on le veut quand on le veut, et une grande cour avec stationnement inclus et deux véhicules disponibles quand bon nous semble, la balance penche souvent vers l'abondance en périphérie.

Ce que je veux dire, c'est que les compromis sont partout, peu importe le choix qu'on fait entre la ville, la banlieue ou la campagne. Le fait est qu'on vit dans une société où plus on possède de choses, plus on vaut quelque chose. C'est ce mantra qui me donne le vertige. Parce que moi, j'ai envie de mener une vie qui se contente de peu.

Les citoyens critiquent beaucoup la migration vers les banlieues, mais qu'en est-il de l'exode vers la campagne ? Avec la pandémie, ce phénomène de plus en plus en vogue en fait rêver plus d'un sans pour autant s'attirer les foudres des gens de la ville.

Si j'ai l'impression qu'on juge moins cette migration, c'est peut-être parce que ce genre de décision est associé à un mode de vie « grano », à un retour à la terre et à la simplicité volontaire. Comme si cette existence partageait les mêmes objectifs que la vie en ville et qu'elle est donc aussi noble. En tout cas, c'est ce que j'observe sur Instagram.

Je pense qu'on oublie qu'acheter une terre en région éloignée nous rend indubitablement dépendants de la voiture et nous donne le droit de faire ce qu'on veut d'un immense terrain qui pourrait abriter des centaines de personnes.

Cela dit, la vie de ville n'est pas pour tout le monde, et si on a l'opportunité d'être plus heureux au creux de la forêt ou d'un champ, je ne vois pas pourquoi on s'en priverait.

Ce que je pointe du doigt, je crois, c'est la façon dont les banlieues et les villes de région sont aménagées. Pourquoi construire, comme seuls repaires de ressources, de gros centres d'achats excentrés qui nécessitent une voiture ? Pourquoi ne pas construire les villes comme les villages d'antan, où tout est regroupé sur la même rue principale ? La problématique que je suis en train de décrire, c'est un symptôme de l'étalement urbain.

JE M'ÉTALE SUR L'ÉTALEMENT URBAIN

Quand j'ai rencontré Gabriel il y a un peu plus de trois ans, il possédait toutes ces connaissances sur les îlots de chaleur, les ruelles vertes, les écoquartiers, la largeur des rues, alouette. Il faut dire qu'avec ses études en urbanisme et son emploi de gestionnaire de projets dans un OBNL environnemental, il en savait plus que la moyenne québécoise sur les bons et les mauvais coups de l'aménagement du territoire.

J'ai un doux souvenir de ces moments où nous marchions dans les quartiers de la ville et où il commentait avec passion les bénéfices des rues piétonnes, des trottoirs larges, des commerces de proximité, et où j'absorbais le tout avec beaucoup d'intérêt. C'est précisément à ce moment-là que j'ai commencé à comprendre le phénomène de l'étalement urbain et à quel point il est intimement lié à la crise climatique. Le problème, c'est qu'il s'agit d'un concept plutôt complexe qui comporte plusieurs ramifications. Autrement dit, il est difficile d'expliquer les problématiques créées par l'étalement urbain de manière simple et rapide.

Pourtant, il est CRUCIAL que la population mondiale, surtout en Amérique du Nord, saisisse son ampleur, afin qu'elle puisse prendre des décisions éclairées et dénoncer des projets qui n'ont aucun sens, comme, je ne sais pas moi, LE TROISIÈME LIEN À QUÉBEC !

Ce que je comprends de l'étalement urbain

C'est quoi ? Un grand problème d'aménagement du territoire.

OK, comment ça ? La plupart de nos grandes villes, du moins en Amérique du Nord, sont construites avec un centre, où commerces branchés et tours de bureaux occupent l'espace (exemple, le centre-ville de Montréal).

Et c'est quoi le problème avec ça ?

La plupart des êtres humains qui fréquentent ces centres-villes n'y habitent pas, puisque ce sont rarement des milieux de vie complets ! On y trouve peu d'épiceries, de stationnements, de parcs ou de pharmacies ! D'autant plus que les logements y sont rarement abordables ! Donc, les personnes qui travaillent au centre-ville choisissent d'habiter soit en périphérie, soit dans un autre quartier ou carrément en banlieue.

Pourquoi la banlieue et pas un autre quartier près du centre-ville ? Si les travailleurs décident d'acheter à 10, 20, 30 kilomètres de la ville où ils travaillent, c'est bien évidemment parce que l'offre de logements y est souvent plus alléchante et davantage dans leurs moyens. Dans ces villes excentrées appelées « villes-dortoirs », les citoyens dorment, mangent et

passent leurs week-ends, mais ils se rendent au centre-ville pour travailler et se divertir la fin de semaine.

Bon, l'étalement urbain, c'est plus complexe que ça (je pourrais entre autres me pencher sur ces terres agricoles dézonées, sacrifiées, et toutes les autres problématiques connexes que l'étalement urbain engendre), mais ce que je retiens de mes échanges avec Gabriel, c'est que nos villes sont construites de manière carrément absurde !

J'aime me l'expliquer comme on l'expliquerait à des extraterrestres :

« Oui, oui, on n'arrête pas de créer de nouveaux quartiers en banlieue au lieu d'optimiser l'espace qu'on a déjà en ville et, EN PLUS, on n'y installe même pas de commerces de proximité, même pas de transports en commun efficaces, on fait juste construire des villes-dortoirs de plus en plus loin ! Eh ! on a même décidé que Granby était considérée comme faisant partie de la troisième couronne de Montréal ! YES ! De plus en plus d'individus doivent se déplacer chaque jour en voiture pour se rendre sur leur lieu de travail, et ça crée du trafic ! VICTOIRE ! »

Depuis que j'ai pris connaissance des différents enjeux de l'étalement urbain, c'est devenu un de mes sujets de discussion favoris avec mes abonnées.

J'adore leur demander quel est leur lieu d'habitation de rêve pour qu'on réalise tous que dans le fond, collectivement, ce qu'on désire, c'est d'habiter dans un lieu entouré de verdure, où on connaît ses voisins et le prénom de la boulangère qui se trouve à moins de 15 minutes à pied de chez nous !

ON VEUT TOUS HABITER À, GENRE, AVONLEA³ !!

Blague à part, les cœurs villageois charment nombre d'êtres humains, et le gouvernement devrait davantage prendre en compte les désirs des penseurs et des rêveurs au lieu d'ajouter toujours plus de routes vers de nouvelles villes-dortoirs. Construire des autoroutes, des ponts, des voies de circulation, ça ne règle pas le trafic à long terme, non monsieur !

Je souligne juste l'illogisme derrière le *brainstorm* qui mène à l'étalement urbain : lorsqu'une personne dans les hautes sphères décide qu'une ville a besoin d'un nouveau pont, des promoteurs immobiliers en profitent pour acheter des terres agricoles et des milieux naturels pour des pinottes, avant de tout raser et d'y construire un nouveau développement qui aura UNIQUEMENT une fonction résidentielle, plutôt que de se pencher sur le problème en soi.

Catastrophe : encore plus de gens s'installent en périphérie, et le même problème de trafic revient quelques années plus tard.

Raté !

Sans compter que dans la plupart des banlieues (et des régions !), il faut prendre l'automobile pour faire de simples courses comme acheter du pain ou aller chercher des Benadryl à la pharmacie. Les ados qui vivent là doivent aussi passer leur permis de conduire dès l'âge de 16 ans pour éviter de dépendre de papa et maman et deviennent, avant même de pouvoir voter, des émetteurs quotidiens de GES. De là naît notre « dépendance à la voiture », qui oblige les citoyens à en avoir une pour... vivre, tout simplement ! Même lorsqu'on a toute la volonté du monde de s'en sevrer, dans certaines zones du monde, surtout en Amérique du Nord, le territoire est construit à l'échelle de l'automobile !

³ Village fictif créé par Lucy Maud Montgomery dans son ouvrage *Anne... La maison aux pignons verts*.

| **Note à moi-même n° 1 :** lâche l'étalement urbain, ça devient redondant.

OK, OK, une dernière fois, et après je passe à autre chose.

Tout ce que je veux, c'est transmettre à mes abonnées, aux gens de mon entourage, au monde entier, tiens, que l'étalement urbain, il perpétue, il empire même notre dépendance à l'automobile.

Il n'y a rien de mal dans le fait de construire des nouveaux logements en banlieue et en campagne (c'est même nécessaire, la population grandit, vieillit), mais il devrait y avoir une loi pour obliger les promoteurs immobiliers à planifier un milieu de vie (épiceries, garderies, pharmacies, boulangeries, restaurants, nettoyeurs) à moins de 10 minutes de marche des nouveaux quartiers ou mieux encore, l'intégrer directement à leur développement !

C'est le principe des cœurs villageois, comme celui d'Avonlea : avant qu'on invente l'automobile, les villages possédaient tous des commerces de proximité, des écoles, des églises, atteignables à pied, à vélo ou à cheval à partir de chaque demeure (à moins d'être la sorcière recluse au fond des bois). On n'avait donc pas besoin de parcourir plusieurs kilomètres pour aller travailler, chercher de la farine ou se faire couper la barbe, et le sentiment de communauté était plus fort que jamais. Si on réorganisait nos villes, banlieues, villages, pour que chaque quartier ou peloton de maisons ait son cœur villageois, on pourrait non seulement renforcer l'économie d'ici, mais surtout diminuer notre utilisation quotidienne d'essence en limitant nos déplacements polluants.

Bref, une foule de solutions s'offrent aux villes et aux différents paliers de gouvernement pour enrayer l'étalement urbain dès aujourd'hui : améliorer l'offre de transport en commun des banlieues vers les métropoles, des banlieues vers les régions, mais aussi entre les différentes régions et entre les différentes banlieues, mettre en place des pistes cyclables sécuritaires, installer des zones piétonnes agréables et s'assurer que chaque logement soit à 10 minutes à pied maximum d'un endroit où on peut acheter de quoi manger, travailler et se soigner.

En tout cas, moi je trouve que sans l'étalement urbain, la vie en société serait bien plus belle !

| **Note à moi-même n° 2 :** ça ferait un bon slogan sur un t-shirt.

BESOIN D'ESPACE

Le désir d'une maison en banlieue, pour Gabriel et moi (malgré l'étalement urbain), c'est surtout le désir ardent d'avoir des enfants.

Nombre de parents élèvent sans problème plusieurs enfants dans des appartements ou des condos, sans jamais se sentir à l'étroit. Mais en additionnant notre passion pour le jardinage et notre envie que nos enfants jouent sécuritairement au hockey dans la rue, un quatre et demie dans l'est de Montréal, même avec un métro à quelques minutes de marche, ne faisait pas le poids. Regarder mes trois enfants jouer à cache-cache dans ma cour enneigée pendant que je lis un autre roman de Fany Demeule dans la véranda est une scène que j'ai envie de reproduire depuis longtemps.

On me demande souvent sur Instagram : « Maude ! Que penses-tu du nombre croissant d'êtres humains qui naissent et qui amènent encore et toujours plus de défrichement de ressources ? Et la justice intergénérationnelle ? Et l'écoanxiété ? »

Si je donne ma réponse en surface, celle qui est simple et sécuritaire, je réponds que oui, réduire le nombre d'enfants par familles ou tout simplement abandonner l'idée d'avoir des enfants est une des manières les plus efficaces de réduire ses émissions de gaz à effet de serre, surtout en Occident. Mais si je vais en profondeur, si j'écoute réellement mon ressenti (et mes ovaires), je réponds que je ne comprends pas pourquoi on se battrait pour que le niveau de la mer redescende si l'humanité s'arrête à notre génération. Pourquoi s'essouffler à ralentir les changements climatiques si la race humaine s'éteint d'ici 200 ans ? Pour moi, enfanter, c'est un peu... un acte d'optimisme.

Je pense aussi que si tous les écolos décident de boycotter la reproductivité de leurs organes et que seuls les climatosceptiques et les antichoix se reproduisent, l'humanité sera encore plus en danger. Je pense qu'il est possible d'avoir des enfants et de les élever en leur apprenant à se connecter à la nature et à la biodiversité ! Sauf que je ne dis pas qu'il faut faire un enfant en ayant en tête l'idée : « le mien, il va sauver le monde », c'est beaucoup trop de pression à porter pour un enfant. C'est déjà un défi d'atterrir sur une planète fragilisée, imaginez se faire marteler dès la naissance que c'est à nous de la sauver ! Si on décide d'avoir un ou des enfants, c'est toutefois notre responsabilité de lui montrer des gestes écolos quotidiens qu'il aura envie de reproduire, comme faire le tri des matières résiduelles, acheter de seconde main, prendre le transport actif et collectif au lieu de la voiture, etc.

Ce n'est donc peut-être pas le nombre d'enfants le problème, mais la manière dont on les élève, et tout le matériel qu'on leur donne et auquel ils s'habituent. Une famille nombreuse au Pérou ou au Maroc aura toujours une empreinte carbone annuelle plus basse qu'une famille de deux enfants habitant dans une nouvelle construction avec VUS à Mirabel, qui ne recycle jamais, et composte encore moins.

Faire des enfants, c'est, je crois, avoir la possibilité de générer des futurs citoyens informés, lucides et responsables.

D'ailleurs, je constate déjà que les générations qui suivent la mienne, soit les Z et les Alphas, sont immensément conscientisées face à la crise climatique et se mobilisent, du haut de leurs 13 ans, pour que les décideurs bougent la graisse adipeuse en bas de leur coccyx. Et ça, ça me donne espoir. C'est même un excellent remède à mon écoanxiété sporadique.

Donc, dans mon livre à moi, faire ou ne pas faire d'enfants est un geste activiste dans les deux cas. Si on respecte le choix de celles et ceux qui décident de ne pas en faire, pourquoi ne pas respecter l'inverse ? Je respecte et comprends complètement le choix de ceux et celles qui ne veulent pas d'enfants, que ce soit pour des raisons personnelles ou purement écologiques. De mon côté, je serais incapable de faire ce sacrifice tant le désir d'avoir des enfants crie en moi du plus loin que je me souviens. Enfant, je rêvais que ma mère ait un autre enfant pour que je puisse m'en occuper, et depuis ma première goutte de sang, je rêve chaque semaine que je mets au monde un être humain dans un sentiment d'accomplissement et d'allégresse. (Bon, des fois je rêve que l'enfant que je mets au monde met lui-même un enfant au monde, mais ça c'est une autre histoire.)

Bref, si je décide aujourd'hui d'écrire une tirade sur mon désir immense d'avoir des enfants, c'est qu'hier soir, j'ai fait quatre tests de grossesse.

Tous positifs.

DÉSENCOMBRER MA VIE

Je n'ai jamais été aussi fatiguée de ma vie. J'ai l'impression que ma poitrine est couverte de bleus et je ne me rappelle plus la dernière fois où j'ai été aussi dans le jus.

On avait prévu commencer sérieusement les essais bébé une fois qu'on aurait déménagé pour éviter d'ajouter au brouhaha, mais visiblement, je connais moins bien mon cycle que ce que l'application Flo me laisse croire.

Même si je suis aux anges d'être enceinte (on se rappelle que j'en rêve LITTÉRALEMENT depuis toujours), j'ai l'impression de ne pas avoir le temps de m'arrêter pour profiter de cette transcendante nouvelle. Ça adonne que juin est une période de l'année où les contrats se succèdent sans relâche. Une demi-douzaine de partenariats d'influence par-ci, une chronique radio par-là, 18 articles de magazine ici ; on dirait que toutes les entreprises et les médias se dépêchent de tout terminer en juin afin de partir en vacances la tête tranquille en juillet.

Une semaine de 60 heures une fois de temps en temps, ça se gère, mais quand c'est conjugué à un déménagement imminent (DANS 5 JOURS, MAUDE !!) et à la fatigue accablante d'un début de grossesse, c'est pénible et laborieux. Heureusement que je suis une personne plus efficace sur le long terme que sur le court terme et que j'ai commencé à préparer mon déménagement il y a plusieurs semaines !

La Maude du mois de juin remercie tendrement la Maude du mois d'avril !

Lors de mes préparatifs précoces de déménagement, j'ai constaté que j'avais beaucoup de choses à déménager, même si j'habitais dans un quatre et demie.

C'est pourquoi, entre le 1^{er} et le 30 avril, j'ai relevé un défi minimaliste qui me rend très fière : je me suis départie d'un article par jour.

Déménager des choses inutilisées depuis deux ans d'un fin fond de garde-robe à un autre, c'est perpétuer le cliché voulant qu'on possède beaucoup trop d'objets dont on ne se sert pas. Se débarrasser de gogosses inutiles, ça permet de donner au suivant, de faire un inventaire de nos besoins et de diminuer le nombre de contenants nécessaires au déménagement desdites gogosses !

Évidemment, se départir de ses affaires ne signifie pas les jeter à la poubelle ! J'ai lu, il y a quelques années, sur le site de Recyc-Québec, que chaque Québécois jette 24 kilogrammes de vêtements par année, ce qui donne un immeuble de 18 étages si on additionne tous les déchets vestimentaires de la province. Il est donc beaucoup plus judicieux, si on ne veut pas ajouter un étage supplémentaire à cette donnée catastrophe, de déposer nos vêtements usagés dans un centre de dons, une friperie, ou de s'en débarrasser en faisant une vente trottoir.

Ça adonne bien, j'habite à 4 minutes à pied d'un Renaissance.

Je suis fière d'être allée y porter :

- 15 vêtements en bon état ;
- 6 bracelets hippies (j'ai eu une passe où je voulais être cette fille avec tout plein de bracelets et de bagues, mais j'oubliais chaque jour d'enfiler les bracelets. Quant aux bagues, elles ont toutes été égarées en l'espace de deux mois.) ;
- 3 barrettes en forme de boucle (ne me demandez pas pourquoi j'avais acheté ça),
- 2 passes (oui, oui, je parle bien de ces passes à cheveux qui étaient très à la mode en 2006, que je glissais gracieusement derrière ma frange coupée moi-même) ;
- et 2 livres que je n'ai jamais eu le courage de lire (et que je ne lirai jamais si je suis honnête avec moi-même) ;
- Bonus : j'ai même fait cadeau à une amie de trois produits de beauté donnés par des entreprises pour que j'en fasse la pub, mais que je n'ai jamais ouverts (désolée, je ne crois pas en l'exfoliation aux grains de café et aux masques d'argile à l'odeur de mangue).

Inutile de vous dire que je me sentais aussi légère qu'un pot de Philadelphia Light.

Après les vêtements, c'était au tour des accessoires. C'est au mois de mai que j'ai pris le temps de faire réparer des sacs, souliers et bijoux que j'aimais encore, mais qui avaient été usés au cours des années par mon manque de délicatesse. Je me suis rendue chez des cordonniers et bijoutiers de la rue Saint-Hubert pour les faire revivre et, ainsi, ne transférer en banlieue que des objets qui en valent la peine.

Puis, début juin, j'ai commencé à mettre dans des boîtes les vêtements d'hiver, quelques décorations et des livres. Pour éviter d'avoir à mettre une tonne de cartons au recyclage après avoir déménagé, j'ai emprunté à ma mère des boîtes de plastique réutilisables. Elle les prête à ma sœur et à moi à chacun de nos nombreux déménagements, ce qui fait en sorte qu'elles sont stockées à tour de rôle chez l'une ou chez l'autre, jusqu'à ce que la prochaine en ait besoin ! Comme je ne connais personne qui a besoin de transporter des bibelots chaque jour (sauf peut-être un antiquaire nomade), je trouve qu'il est sage d'emprunter ce genre d'objets pour quelques semaines au lieu d'en acheter pour une utilisation tous les dix ans !

Le reste de mes vêtements, souliers et bijoux, je vais les mettre dans des valises, sacs de voyage, sacoques, mes sacs de sport (qui n'ont jamais servi à

Cette envie de nouveaux vêtements quand on en a déjà trop

Ça arrive à n'importe qui d'être face à ce problème : notre garde-robe déborde, mais on a l'impression qu'on n'a rien à se mettre. Le premier réflexe, c'est souvent d'aller magasiner. PAS SI VITE ! Sachant que l'industrie de la *fast fashion* est la deuxième plus polluante au monde, comment combler ce besoin de nouveauté sans faire déborder les dépotoirs remplis de vêtements portés une seule saison ?

Depuis que j'ai boycotté les magasins de *fast fashion* il y a cinq ans, mon premier réflexe est d'aller scruter ce que les plateformes de vente de seconde main comme Bon Magasinage ou Vinted (ou même Marketplace !) proposent. Mais encore là, ça me coûte souvent cher en *shipping* et je suis parfois déçue de l'effet sur mon corps à moi. Sans compter que même si j'essaie de rester fidèle à ma devise d'aller

porter un morceau chez Renaissance chaque fois qu'un nouveau fait son entrée dans ma collection, question de rester le plus minimaliste possible, je ne suis pas toujours assidue ! Une chose que j'aimerais donc essayer, mais que je n'ai jamais eu l'occasion de faire, c'est une soirée *switch* !

L'idée est simple : on lance le défi à ses amies de faire le ménage dans leur linge afin d'avoir un bon sac de vêtements à donner. On organise ensuite une soirée où toutes sont invitées à faire une séance de *switch* et d'essayage. À la fin de la soirée, les vêtements qui n'ont pas trouvé preneuses deviennent obligatoirement des dons.

BONUS : quand deux personnes veulent le même vêtement, on passe au vote !

Qui est partante ?

Quand Maude Carmel comprend que ses rêves d'espace, de nature, d'autosuffisance et de famille ne pourront jamais se réaliser dans son petit quatre et demie de Montréal, elle décide de se tourner vers... la ville de Chambly ! N'ayant absolument pas envie de se conformer aux stéréotypes banlieusards, Maude se donne le défi de mener une vie écoresponsable en adéquation avec ses principes d'économie locale. Elle entreprend, pendant une année complète, de documenter son parcours truffé de ratés et de victoires.

Écrit à la manière d'un essai documentaire, ce journal fait l'éloge des nuances et démontre qu'il est possible – et surtout plus accessible qu'on le pense – de mener une vie écoresponsable en banlieue. Fournissant une tonne d'informations utiles sur des enjeux actuels, l'autrice présente un discours positif, teinté d'humour, engageant et nécessaire à une époque où la crise climatique devient une source d'anxiété de plus en plus présente chez les jeunes adultes.



Maude Carmel est créatrice de contenu, chroniqueuse, animatrice, comédienne et autrice. Suivie par des milliers de personnes sur Instagram, Maude (@bravo_maude) publie quotidiennement du contenu pour encourager ses abonnés à adopter un mode de vie écoresponsable. Elle signe également plusieurs chroniques au *24 heures*.

